

L'HISTOIRE DU DÉBARQUEMENT : LE 6 JUIN 1944 DANS LA FAMILLE CHRISTOPHE, DE GRANGUES (CALVADOS)

Ce document, rédigé d'après témoignages et documents privés présentés à l'occasion du 60^{ème} anniversaire du débarquement allié, a été remis à l'association « Un fleuve pour la liberté, la Dives », à l'occasion d'une conférence-rencontre avec André Bosquain, organisée le 9 juillet 2013.

Les péripéties de la famille Christophe, fermier au « Lieu Denouville », la ferme du château du Comte de Noblet à Grangues.

Grangues est une petite commune rurale du Calvados, située sur les hauteurs qui dominent la rive droite des marais de la Dives. Dans la nuit du 5 au 6 juin, quelques heures avant le Débarquement, de nombreux avions anglais qui s'étaient vu confier des missions de parachutage ou de patrouille à l'est de l'Orne, ont confondu l'Orne et la Dives. Cela a donné lieu à des parachutages à l'est de la Dives, éloignés de plusieurs kilomètres de leur objectif, et plusieurs avions et planeurs se sont écrasés sur les collines qui bordent le Pays d'Auge. Au pied des coteaux de Grangues s'étendaient les marais inondés, les Allemands ayant fermé les vannes et amené des tonnes de pierre pour boucher les déversoirs de la Dives et notamment le Grand canal. En outre, les ponts étaient en grande partie impraticables. Les parachutistes et les aviateurs rescapés ont dû franchir une vaste étendue de marais, surveillée par l'ennemi, pour rejoindre leurs lignes. Il y eut de nombreux noyés et prisonniers. Quant au château de Grangues, il abritait l'un des postes de commandement allemands autour desquels fut organisée la défense du Pays d'Auge, jusqu'à ce que la reprise d'offensive de l'opération Paddle, qui n'intervient qu'à la fin du mois de juillet, menée par les Commandos et troupes aéroportées de la 6^{ème} Airborne Division, appuyés par les brigades belge et néerlandaise et l'infanterie britannique, n'entraîne enfin la retraite de l'occupant vers la Seine.

Mardi 6 Juin 1944 à GRANGUES

À 0h50, des pilotes d'avions et de planeurs de la 6^{ème} Airborne Division, dont les missions se situent sur le secteur de Ranville et Merville transportant des parachutistes, confondent les fleuves Orne et Dives [il s'agit du 1^{er} Bataillon canadien et du 9^{ème} Bataillon qui, avec un détachement de sapeurs parachutistes, était chargé de réduire au silence la batterie de Merville. Ces troupes d'élite devaient sauter sur la « Dropping Zone » V, entre Gonnevillle-en-Auge et Varaville, puis être renforcés lors de l'assaut par un détachement de planeurs. Mais ils furent dramatiquement dispersés dans les marais, de telle sorte que le Lieutenant-Colonel Otway ne prit la batterie qu'avec un cinquième de l'effectif prévu, et presque sans équipement. Seuls deux planeurs parvinrent à remplir leur mission lors de l'assaut].

André Christophe raconte :

« Un avion Stirling, venant de la mer, touché par la DCA allemande [la Flak], passe en feu à hauteur d'arbres au-dessus du parc du château de Grangues, puis survole en rasant la maison, disperse sur son passage le carburant contenu dans ses réservoirs, et enfin s'écrase dans le pré voisin. Au contact du sol, il explose, enflammant le carburant dispersé et mettant

ainsi le feu aux arbres et au pré, jusqu'à la barrière. Dans l'appareil, vingt parachutistes et l'équipage périssent carbonisés.

Marie, mon épouse, était absente de la ferme depuis le 29 mai. Elle était à la Maternité de la clinique de la Miséricorde, à Caen, où venait de naître notre troisième fille, Andrée. J'étais resté seul à la maison avec mes enfants : Thérèse, 5ans et demi, et Pierre, 11 ans demi, ainsi que Blanche, une amie de la famille. Nous ne dormions pas avec les bruits des bombardements lointains. Nous avons cru que la maison allait brûler, aussi j'ai pris ma petite Thérèse dans les bras, j'ai enveloppé Pierre dans un pardessus et nous nous sommes réfugiés derrière la maison et l'étable, dans le jardin où il y avait un trou.

Un autre avion du même type s'est crashé à 150 mètres du premier, sans brûler. Nous y avons retrouvé dix morts. Par la suite, nous avons su qu'il y avait eu au moins un survivant (il était présent lors d'une commémoration au cinquantenaire). Les autres parachutistes ont dû avoir le temps de sauter avant le crash ...

Dans le même moment, deux planeurs, peut-être remorqués d'Angleterre par ces mêmes avions, se sont posés dans les arbres du château. Quatre cadavres sont restés accrochés dans les branches des chênes. Chaque planeur devait transporter vingt parachutistes et du matériel, ils avaient dû sauter avant l'accident ... Un troisième planeur parvint à se poser dans un herbage plat, à droite de la route de Grangues, peu après le calvaire qui marque l'embranchement, dans le pré de M. Lebrun. Historiquement, pour ces aéronefs, 44 soldats parachutistes et aviateurs morts ont été comptabilisés ; ils étaient chargés d'une mission pour la Navy. » *[Alors que la plupart devaient attaquer la batterie de Merville, certains d'entre eux étaient peut-être aussi chargés de guider au sol les tirs de la Navy afin de détruire celle de Tournebride, qui menaçait les plages de Sword Beach depuis la falaise d'Houlgate. À cet effet était prévu l'envoi d'un Commando de Royal Marines dès le matin du 6 juin, mission qui fut ajournée juste avant le Débarquement. Des officiers de tir spécialisés, issus de la Royal Navy, ont sauté avec certains sticks de parachutistes, afin de diriger par radio les puissants tirs des bâtiments britanniques vers les postes d'artillerie allemands. Leurs missions étaient secrètes. Les hauteurs du pays d'Auge qui dominaient la Dives constituaient des points stratégiques pour la bataille à venir].*

André continue son récit :

« Voyant que le feu s'éteignait dans le pré, et bien que le premier avion ait brûlé tout le reste de la nuit, heureusement, nous sommes rentrés à la maison. Dans le pré Marino, autour du corps de ferme, un chapelet de bombes est tombé, laissant des cratères. Nous avons découvert la maison et les bâtiments très endommagés. L'étable aux vaches a été détruite dans cette opération, nous avons eu très peur dans notre maison. Des obus sont tombés aussi sur les cuisines allemandes ils ont eu très chaud ! Pierre a eu très peur. Dans le Marino, il y avait des « asperges de Rommel » *[grands pieux ou troncs d'arbres dressés verticalement dans les champs sur l'ordre de Rommel, afin d'empêcher l'atterrissage des planeurs – ce dispositif s'avéra globalement inefficace]*, par contre la ferme n'était pas minée.

Depuis quatre ans, les Allemands occupaient la ferme du lieu Denouville. Le PC des officiers était au château et les cuisines allemandes étaient dans le pré des « Petites cours ». Le gros de la troupe gardait la ligne de crête des collines de Bassebourg, la cote 129 étant le point culminant. De là, on domine la vallée de la Dives, les marais inondés, ce lac artificiel infranchissable voulu par Rommel, et on a une vue sur flanc Est du débarquement qui doit interdire aux alliés l'invasion du Pays d'Auge *[de là en effet, les Allemands dominaient l'ensemble des marais de la Dives, et notamment les principaux points de franchissement de Varaville, Robehomme, et Troarn-Saint-Samson. La prise de la colline de Bassebourg par les Commandos, lors de l'opération Paddle, donna lieu à des combats acharnés pour déloger les*

postes d'artillerie allemands que le Général Gale, commandant la 6^{ème} Airborne, décrit comme solidement retranchés et parfaitement camouflés]. L'âne du jeune Pierre Christophe, « Cidi », était lui aussi requis par les Allemands [l'armée allemande, notamment l'artillerie, était encore largement hippomobile]. Il charriait la soupe des troupes, et on pouvait le voir passer tous les jours devant la ferme avec ses marmites sur le dos, allant ravitailler les postes des soldats allemands.

André raconte encore :

« Le soir du 6 juin, me rendant au château, j'ai demandé à un officier : « Que se passe-t-il ? ». Il me répond : « Pour nous, grandes manœuvres ! Pour nous la guerre est perdue ! C'est fini. » Les Allemands qui nous entouraient n'étaient pas hitlériens ; je pense qu'ils sentaient déjà la fin. Dans la commune de Grangues, il y a eu deux civils tués et plusieurs blessés. » *[Ceci étant, les journaux de marche des unités alliées montrent très clairement que les troupes allemandes de la Wehrmacht ont partout âprement combattu, et ce même lorsqu'il ne s'agissait pas d'unités Waffen SS, notamment à Bréville-les-Monts, le 12 juin, ou, de la fin juillet au cours du mois d'août, lors de l'opération Paddle et de la libération du Pays d'Auge. Elles ont laissé derrière elles des villes ou des villages dévastés voire incendiés, comme Dozulé ou Pont-l'Evêque, mais aussi des milliers de mines anti-personnel, en particulier sur la côte, qui ont fait de nombreux morts et estropiés, militaires ou civils. La retraite s'est également accompagnée de massacres comme celui de Saint-Pierre-du-Jonquet, perpétrés il est vrai non par la Wehrmacht, mais par les membres en fuite de la Gestapo de Caen].*

Mardi 6 juin 1944, à CAEN

Il est 6h40 du matin, et les premières bombes tombent sur la ville. À 7h45, la gare SNCF est touchée ; puis, à 13h30 et 16h30, l'aviation bombarde la ville et notamment les quartiers de Vaucelles et Saint-Jean, où se trouve à l'époque la clinique de la Miséricorde. Dans la nuit du 6 au 7, à 2h40, plus de mille avions de type Lancaster et Halifax survolent la ville et lâchent leurs bombes sur les quartiers du centre, qui sont presque entièrement détruits *[par ce bombardement massif auquel ont directement assisté les parachutistes et commandos établis sur les hauteurs d'entre Orne et Dives, les Alliés espéraient créer un état de choc chez l'ennemi et s'emparer rapidement de Caen dont ils voulaient faire le pivot de leur offensive. Pour autant, les Allemands ont non seulement enduré les bombardements, qui ont causé d'énormes destructions et pertes civiles, mais se sont solidement retranchés autour de Caen dès le 6 juin pour en faire leur propre citadelle. Cette situation de blocage, qui s'est pérennisée jusqu'à la fin juillet, a conduit Montgomery à décider la destruction quasi-totale de la ville, afin d'en finir avec la résistance acharnée des dangereuses divisions de Panzers venues entretemps se masser au sud de Caen].*

André, à Grangues, raconte :

« J'étais monté en haut de la maison, dans le cabinet de toilette, et par la lucarne, j'observais. J'ai vu, en direction de Caen, des lueurs se reflétant dans le ciel, c'était le bombardement de Caen et la ville qui brûlait. Je me suis posé des questions. Que se passe-t-il ? Ce qui me préoccupait, c'était le sort réservé à Marie et à notre fille avec ce roulement intense de tonnerre. »

Marie Christophe raconte :

« J'étais à la clinique de la Miséricorde avec ma fille Andrée, née le 29 mai 44, (le lundi de la Pentecôte), alors que les bombardiers lâchaient leur chargement de mort sur la ville, détruisant systématiquement la clinique, pourrait-on dire ... Les étages des bâtiments sont tombés, il n'y avait plus de fenêtres, plus d'escalier pour sortir. Notre bâtiment était le moins touché, il y avait des flammes partout, même dans le jardin. À 3 heures du matin, ne voulant pas mourir ici, écrasée dans le prochain raid de ces avions, et contre l'avis des infirmières rescapées de la Maternité, avec insistance, j'ai demandé des vêtements pour moi et ma fille que j'allaitais, ma petite Andrée. J'ai récupéré un linge pour protéger son visage de la poussière, et voyant l'incendie qui gagnait l'escalier, je me suis décidée à quitter immédiatement les ruines de cet établissement. Plus de porte à ouvrir, que des murs éventrés ! Escaladant les décombres, je suis sortie par la seule issue possible, la chapelle, où une vieille dame m'a aidée à sortir par une issue de fortune. Il était alors 5h00 du matin, ce mercredi 7 juin.

Débouchant rue Nationale, ma surprise a été de voir les bâtiments de la ville en état de ruines fumantes. Il n'y avait plus aucune vie apparente, plus rien, tout avait été balayé comme dans une tornade de feu, des incendies partout ! Fuyant avec mon bébé dans les bras, je n'ai pas pu passer le premier pont, écrasé par les bombes. Le second, sérieusement endommagé, permettait encore le passage d'un piéton en escaladant. J'ai mis une heure à monter la rue d'Auge avec Andrée dans les bras, passant de décombres en décombres, dans des poutres enchevêtrées, les barrages de fil de fer barbelé déchiquetés et pêle-mêle.

Arrivée à la Demi-lune, avant de prendre la route de Troarn et Rouen, me retournant, j'ai eu une vue panoramique et dominante sur Caen en feu, noyée dans un nuage de poussière et de fumée. La ville a été détruite à 80 %, et nous étions parmi les miraculés de ce bombardement.

Continuant mon trajet, en sortant de Mondeville, au niveau de la cartoucherie, les Allemands étaient là avec un barrage de chevaux de frise [*les « chevaux de frise » sont de lourdes barrières de défense anti-char formées de barres métalliques entrecroisées*], des fils de fer barbelés et des sentinelles en armes interdisant tout passage. Je leur ai expliqué ma situation, Andrée dans les bras, ils m'ont ouvert la porte et laissée passer !

Dix minutes après, il était 8h30, je me suis arrêtée chez des gens qui ouvraient leurs contrevents au moment de mon passage. Une halte d'une demi-heure, le temps de faire boire ma petite et de reprendre un peu de forces et mes esprits. Reprenant ma route à pied, une heure après, je suis arrivée à Démouville, chez des amis, les Guillot, où j'ai séjourné pendant 8 jours. »

André Christophe était très inquiet pour le devenir réservé à Marie et Andrée après avoir vu dans la nuit les lueurs en direction de Caen. Il décide donc d'aller les chercher à Caen. Arrivé avec son vélo à Putot-en-Auge, au niveau du pont sur le canal, un barrage d'Allemands interdit tout passage, l'obligeant à rentrer chez lui à la ferme de Grangues. André raconte :

« Je me suis rendu au château de Grangues, et là avec les Allemands, il y avait des reporters suédois venus prendre des nouvelles du front Est Varaville/Bavent. Mme G., employée du château leur servait du « Calva », elle voulait que je prenne quelque chose avec eux. L'officier commandant cette unité allemande, qui était déjà saoul, me demande des nouvelles de Marie et m'incite à aller à Caen ! Je lui réponds que ses amis allemands m'ont interdit ce jour le passage à Putot ; il me répond : « À la ferme ... moi donner papiers ». Le soir venu nous finissions notre souper, et cet officier, après avoir frappé à la porte, pénètre revolver en main dans la maison et me propose les papiers en question contre du Calva.

Grâce au Calva, le lendemain matin 8 juin, je prenais la route de Caen, en vélo, accompagné de René Pigeon, un employé du château qui tenait à venir avec moi. Arrivant à Sannerville, qui venait de subir un bombardement, nous avons dû mettre nos vélos sur le dos pour passer, ne pouvant plus rouler sur la chaussée à cause du nombre d'impacts et de l'encombrement des matériaux dû aux explosions. À la première maison rencontrée, des personnes âgées ont ouvert leurs contrevents, n'ayant pas reconnu la botte allemande et nous interpellent !

« Mais où allez-vous donc ? »

Je leur réponds : « Nous montons à Caen ».

« Vous n'allez pas sortir du pays que vous serez pris sous un bombardement, vous allez vous faire tuer ... »

Pris de peur, nous avons eu froid dans le dos. Nous sommes rentrés dans un café prendre un petit « café-calva ». Sortant de ce café, nous avons vu des chars allemands qui montaient au front [*blindés de la 21. Panzer division*]. Les Allemands, s'étonnant de voir des civils circuler dans cette zone de combats, ont contrôlé nos papiers. Pris sous un tir de barrage, nous avons dû plonger avec nos vélos dans un fossé pour nous protéger jusqu'à la fin des hostilités. Sans le savoir, nous étions à 2 km de Marie et d'Andrée que nous venions chercher à Caen ! Rebroussant notre chemin, nous sommes repassés à Troarn puis en direction d'Argences et Bellengreville, contournant le front des combats pour rejoindre Caen.

À Caen, il n'y avait plus personne, même pas un soldat vivant. Personne ne traînait dans le chaos des rues, sauf quelques resquilleurs fouillant des décombres fumants [*divers cas de pillages sont effectivement attestés dans les ruines de Caen...*]. Ce n'était que ruines et entonnoirs tout au long du Quai de Juillet, avec des cadavres de soldats allemands. Nous avons dû, avec nos vélos sur le dos, enjamber les décombres pour passer dans les rues, la ville brûlait encore (la ville de Caen a brûlé pendant douze jours). Arrivés à la clinique de la Miséricorde, la route était entièrement barrée, et j'ai dû monter sur un sommier pour descendre dans la cour. Neuf religieuses tuées étaient encore alignées devant ce qui avait été un hôpital. Pour monter à la Maternité à la recherche de Marie et d'Andrée, il n'y avait plus d'escaliers, plus de portes, plus de fenêtres, des pans de mur en équilibre ! Seuls restaient un rosier et la statue de la Vierge, dans la cour. Le feu était encore là, c'était horrible, la fin du monde. Marie et Andrée étaient-elles vivantes ? Je n'ai vu personne.

Traînant dans Caen, plutôt dans ce qui avait été une ville, à la recherche d'indices, nous trouvons deux gendarmes au niveau d'une passerelle lancée sur l'Orne près de l'hippodrome. Ils nous indiquent quelques survivants miraculés, hébergés au Bon Sauveur. Là, une liste affichait les noms des malades occupant l'établissement. Mais point de Marie et Andrée Christophe... Découragés, abattus par nos recherches infructueuses, il ne nous reste qu'à retrouver la famille sur Grangues. Nous passerons par Fleury-sur-Orne nous restaurer chez un camarade et nous remettre de nos déceptions. »

À GRANGUES, quelques jours après le 6 juin

« Une douzaine de parachutistes anglais regroupés, certainement des survivants des avions et planeurs égarés, sont descendus sous la haie de la ferme. Puis, bras en l'air, ils se sont rendus aux Allemands, au PC du château. Alignés, ils avaient affirmé aux Allemands n'avoir pas d'armes avec eux. Lors des interrogatoires faits par un officier allemand, alors qu'il tournait le dos à quelques-uns, un coup de feu part, tiré d'un revolver par le sergent dirigeant ce groupe de parachutistes. Il avait l'intention de tuer l'officier ennemi, mais ne le blessa que légèrement au bras. Les Allemands, en représailles, et au lieu de les faire prisonniers, les ont alignés derrière les communs, là où ils avaient déposé leurs armes derrière l'écurie avant de se rendre. Puis ils furent tous fusillés. Six mois ou un an après, leurs corps

ont été relevés par les Anglais, avec ceux de l'avion carbonisé et des autres appareils. Les corps sont restés près de la grille du château pendant deux ou trois jours. Des civils, manquant de tout, sont même venus les dépouiller de leurs chaussures, tels des charognards, malgré l'odeur des cadavres. D'autres venus aussi de Dozulé sont grimpés dans les arbres pour piller les planeurs, récupérant et s'arrachant les entoilages des appareils [*sans doute en vue d'en confectionner des vêtements*]. »

Pendant ce temps, Marie Christophe, arrivée le 7 juin avec son bébé, distribue aux civils passant sur la RN 175, en direction de Dozulé/Rouen, des petits morceaux de papier signalant qu'elle et sa fille sont vivantes et en bonne santé chez les Guillot à Démouville, dans l'espoir que l'un de ces messages arrive sur Dozulé puis jusqu'à André ... Aussi, Marie demande à des véhicules de la conduire dans cette direction mais il y a toujours des empêchements. Un laitier lui proposa pour le lendemain de la conduire sur Troarn ; malheureusement pour lui, il fut victime d'un bombardement, et Marie de se dire : « Si j'avais été dans la voiture ce jour-là ? J'ai eu de la chance ... Je n'étais pas malheureuse ici ».

Marie, toujours impatiente de rentrer chez elle, dit à ses amis : « On ne peut pas rester ici car une bombe va nous tomber dessus un de ces jours et l'on ne peut pas résister ! ». Et eux de répondre : « Quoi faire ? Où aller ? Il ne faut pas bouger d'ici ! »

Le mercredi 14 juin, à 12h30, une bombe tombe dans la cour de la ferme des Guillot. Marie était à ce moment-là dans l'escalier, sa fille Andrée couchée dans un landau auprès du mur. Marie avait tout prévu : elle avait mis sur la capote du landau, un coussin pour absorber les morceaux des vitres explosées en cas de bombardement et ainsi protéger le nourrisson. Les vitres ont volé en éclats, tout a été cassé. Andrée a été épargnée grâce à cette précaution.

Marie raconte :

« Ils étaient tous affolés, je leur ai dit de garder leur sang-froid, que j'en avais vu d'autres que ça, que ce n'était pas grave ». Dans cette ferme, il y avait sept ou huit commis, je leur ai dit aussi : « il n'y a qu'une chose à faire, dire le chapelet et tout le monde s'en sortira ». Ils m'ont tous regardée, interloqués ! Ils n'avaient donc jamais prié, à les voir ... et tous ont dit le chapelet, le temps du bombardement qui a duré une heure.

Après cette heure de bombardement et de chapelet, j'ai demandé à mes amis Guillot s'ils pouvaient me prêter leur landau, en espérant pouvoir leur rapporter ... Mais dans tous les cas, je partais. Ils se sont mis à pleurer en disant :

« Qu'est-ce que vous allez faire toute seule sur la route ?

« Je veux rentrer chez nous, d'abord, ici je sais qu'il va se passer quelque chose et qu'on ne va pas pouvoir résister et dans une heure ça va recommencer !

Mr Guillot me dit : « Rien ne vous arrête ! »

Je lui réponds : « Non, je suis décidée à faire comme ça et c'est comme ça que je vais faire ! »

À 15 heures, Marie Christophe prend la route de Cagny à pieds, poussant devant elle le landau avec Andrée, alors âgée de seize jours. Les avions passaient et allaient bombarder Sannerville, les obus sifflaient au-dessus de sa tête. Marie raconte :

« Je baissais la tête par instinct à chaque survol comme pour me protéger, tout en sachant que cela ne servait à rien. Comme depuis mon départ de la Miséricorde, mon chapelet à la main, je priais la Vierge, cela me donnait beaucoup de courage et les kilomètres passaient tout seuls, gentiment. Des camions, des chars, des soldats, il y en avait ! Que de la troupe

montant au front, pas un seul civil ! Je me posais souvent la question : « Que fais-tu seule sur cette route ? » Je redoutais d'être arrêtée par les Allemands, remontés par le Débarquement des Alliés. Ils ne m'ont rien dit. Et répondant à ma question, je me suis dit : « Je ne veux pas rester sur Caen et à la grâce du Bon Dieu ! » Sur la route de Paris c'est encore pire, des chars, des avions, des soldats, on ne voyait que ça encore et toujours !

J'ai su plus tard, qu'une demi-heure après mon départ de Démouville, les Guillot ont été obligés de quitter aussi. Une autre bombe était tombée dans la cour de leur ferme. Allant en exode à Saint-Pierre-du-Jonquet, ils me suivaient donc avec leur chariot à peu de distance. »

Vers 18 heures, Marie et son bébé arrivent à Argences par une route choisie pour s'éloigner des combats. Un arrêt dans un restaurant pour donner le sein à sa petite, il lui restait encore un peu d'argent. Le restaurateur lui dit : « Je vais me permettre de vous offrir un calvados, ça ne peut que vous faire du bien » et Marie de répondre : « J'en ai jamais bu », et elle prend un café arrosé de calva en demandant :

« Vous n'auriez pas une voiture ici, quelqu'un qui fait la messagerie ou n'importe ? »
Il dit : « Ici, il y a un homme avec son cheval qui porte un peu le monde, il rentre de Caen et ne peut repartir ce soir. »

« Alors, il faut que je me coltine la route toute seule ! ... » répond-elle.

Marie et Andrée Christophe sont restées là une heure, le temps de reprendre des forces et, vers 19 heures, elles quittaient argences. La côte est raide ! Marie, pleine de courage, dit : « Ce n'est pas un problème ». De là, elle pensait rentrer à Grangues par la route la plus directe, par Saint-Pierre-du-Jonquet. Arrivant à Saint-Pierre, un blockhaus et un barrage de soldats allemands interdisent le passage [*ce secteur est une zone interdite où les Allemands ont aménagé des rampes de VI, à Saint-Ouen-du-Mesnil-Oger*]. Redoublant son chemin, Marie cherche à passer ailleurs, et elle tombe à nouveau sur deux sentinelles en armes qui arrêtent tout le monde. De nouveau, Marie avec son landau change de trajet et prend la direction de Cléville, route qu'elle ne connaît pas. Chemin faisant, elle arrive en même temps qu'une dame qui rentrait de faire ses courses (il y avait du pain dans son panier !) au barrage des Allemands sur Cléville. Elle profite du passage de cette dame ; c'est une bonne aubaine pour ne pas être arrêtée par les Allemands, et elle passe sans difficulté.

À Cléville, se posent des problèmes à Marie. Elle doit absolument trouver un gîte avant 21 h, heure du couvre-feu après laquelle il est strictement interdit de circuler. Reste aussi à passer le pont du Ham, distant de 3 km, le seul pont encore passable dans toute la région, point stratégique bombardé et ciblé par les Alliés, miné et gardé par les Allemands. Trois personnes de Dozulé y ont été tuées et Marie se dit : « Il faut absolument que je passe ! » Arrivées à 20h30 au pont du Ham, une chance pour elles deux, ce pont, détruit en partie, n'était pas gardé par les Allemands à ce moment-là. Marie passe avec son landau au milieu du pont avec beaucoup de précautions. Des avions alliés tournaient au-dessus. Marie, de l'autre côté du pont, se dit : « Je suis bien protégée ! » Il reste encore 30 minutes avant le couvre-feu pour trouver un gîte ... À 21 heures, Marie trouve refuge chez M. Germain, maire de Brocottes. Elle se repose pour la nuit sur un divan dans la salle. Toute la nuit, elle entend les bombardements qui augmentent et secouent la maison. Les portes et les fenêtres vibrent comme dans un tremblement de terre à chaque explosion, elle entend la bataille.

Jeudi 15 juin 1944 à GRANGUES

André Christophe raconte sa journée :

« Un des messages confiés par Marie à un passant avait été déposé à l'Hostellerie normande de Dozulé, puis ce message a été remonté par les grands-parents de Pierre, Thérèse et Andrée. Je savais donc que Marie et André étaient vivantes, en bonne santé et réfugiées à Démouville chez les Guillot. Ce matin-là, je suis allé pour les chercher. Le poste de secours de Cabourg m'avait promis de me conduire sur Caen mais, au moment de partir, ils ont changé d'avis prétextant que Troarn était en feu ! Dans la foulée je me suis rendu chez le notaire, le maire de Dozulé, qui me conseille de voir chez M. Nicolle qui fait la Croix Rouge. Il n'avait pas d'essence pour mettre dans son ambulance. Rencontrant M. Joignand, marchand de bestiaux qui demande de mes nouvelles, je lui explique ma situation. Il me dit avoir camouflé un stock d'essence chez Mlle Portier et m'autorise à me servir avec un jerrican à mes risques et périls.

Chose dite, chose faite, avec cette essence et l'ambulance, nous sommes arrivés dans la cour de la ferme des Guillot à Démouville. J'ai eu une grande déception, car il n'y avait personne ! Nous trouvons là une maison éventrée par un obus, les murs écroulés et les Allemands faisant l'inventaire et pillant, plutôt étonnés de voir des civils.

Me doutant où pouvaient être en exode la famille Guillot et, sans doute, Marie, nous sommes allés avec l'ambulance à Saint-Pierre-du-Jonquet et naturellement, les Guizot étaient là. En pleurs, ils me disent : « Ta femme n'est plus là, elle n'a pas voulu rester avec nous, elle est partie, elle devrait être arrivée chez toi ! »

Jeudi 15 juin 1944

Pendant ce temps, Marie décide de reprendre la route à 10 heures. Mme Germain lui dit :

« Si vous voulez, mon fils pourrait vous conduire avec la vachère et le cheval jusqu'à Grangues ».

Et Marie de répondre :

« Non ! Madame, je vous remercie beaucoup, nous serions repérés avec la vachère et bombardés, il va arriver quelque chose à votre fils, c'est moi qui en serais la cause. Je suis venue jusqu'ici avec le landau, je repars avec le landau ... »

« C'est dommage » conclut Mme Germain.

Marie Christophe reprend donc son chemin de croix avec son chapelet, le landau et Andrée. Arrivée à la Bribourdière sur la commune de Putot-en-Auge (RN175, route de Rouen). Dans ce carrefour les routes étaient coupées dans toutes les directions. Marie réussit tout de même à traverser cette nationale et se dirige vers le Pont Frémy qu'elle ne peut passer. Contournant cette difficulté, elle fait le crochet par Criqueville-en-Auge et là, arrivée à l'église, à sa gauche le château de M. S.

Fatiguée, épuisée, Marie n'en peut plus. Pourtant, elle n'est plus qu'à 2 km de chez elle au pied de la côte des Fourcamps. La route est empierrée - pas de goudron à cette époque. Un dénivelé de 130 mètres pour une route de 1,5 km de long : une côte trop raide ! Marie a déjà épuisé toutes ses forces et se dit : « Vais-je le faire ? »

Presque au bout de son chemin de croix, Marie demande de l'aide à M. S, des gens distants dit-elle :

« Auriez-vous un employé pour m'aider à pousser ce landau pour rentrer chez moi parce que je rentre de Caen ? »

« Non » dit-il.

Son fils qui était là répond à son tour :

« Je vais y aller ».

Le fils du châtelain a poussé le landau et Andrée jusqu'à la rade, l'entrée de la pièce du Marino. Là, en toute logique, Marie aurait dû pousser un OUF de soulagement ...

Marquant un temps d'arrêt en découvrant les trous d'obus et de bombes, l'herbage labouré par les projectiles, la maison et les bâtiments touchés eux aussi, apparemment sans signe de vie, Marie baisse les bras dans un moment de découragement. Elle raconte :

« Quand je suis arrivée au Marino, mon impression était des plus pénibles, plus que tout ce j'avais vu depuis Caen. Tous les bâtiments étaient découverts, les trous d'obus et de bombes dans la cour et maintenant, je ne vais plus retrouver personne ? Mon sang n'a fait qu'un tour ! Comme c'était un jeudi, jour où passe la lavandière, la mère Nicolle, en descendant la rade, j'ai vu du linge étendu sur le cordeau du jardin puis la porte de la buanderie ouverte et enfin la mère Nicolle, Thérèse, Pierre et Blanche. C'était déjà un réconfort et un espoir. Mais où est donc André ? (il est parti sur Dozulé) ».

André, quittant les Guillot en exode à Saint-Pierre-du-Jonquet avec l'ambulance, raconte :

« Nous sommes rentrés à Dozulé sans elles deux puis, à pieds, j'ai remonté la fameuse côte des Fourcamps pour rentrer chez moi. Pour esquiver un bombardement, j'ai dû me cacher le long d'une haie avant de rentrer pour voir Marie arrivée avant moi. Elle trayait déjà les vaches au lieu de se reposer. »

« Imaginez le désarroi de mon père ! » dit Pierre. « Rentrant angoissé de Dozulé, puis à pieds, bien fatigué dans la côte des Fourcamps, sans avoir la certitude de trouver sa famille au complet à l'arrivée à la ferme du Lieu Démouville ».

Enfin, le soir, ce fut la joie, la délivrance et le bonheur pour toute la famille Christophe. Marie raconte :

« En rentrant à Grangues, la petite Dédée a été élevée pendant deux mois dans la cave et l'humidité où nous logions. Je la promenais une demi-heure par jour avec le landau ou dans mes bras, ça allait plus vite, avant 11 heures le matin et avant 17 heures le soir car je savais que les alliés allaient faire des tirs de marine et là, il n'y avait rien à faire. André couchait dans la laiterie.

Pierre avec ses 12 ans et Cidi l'âne, ont déménagé M. le curé de Grangues, des petites bricoles ... », dit encore Marie.

« La veille de l'exode, chez mes parents, il y a eu un obus qui est tombé au bout de la maison, ça a fait un trou dans la salle, puis il est tombé dans la laverie, un petit éclat est allé dans le vaisselier et nous avons bien entendu toute la vaisselle dégringoler. Pierre, qui était aux WC, n'a eu que le temps de se coucher à plat ventre dans les haricots, il commençait à avoir la frousse. »

Marie raconte l'exode et la vie sous l'occupation :

« Nous sommes tous partis en exode, Pierre avec la voiture du « bourri » et Cidi, l'âne, avec les bidons, les seaux et tout le petit matériel, ouvrait la marche, un drap étendu sur sa voiture pour se protéger des avions. Avec son bourricot et tout son déménagement, Pierre n'était pas trop rassuré, il commençait à avoir peur. Nous autres le suivions avec la voiture à

cheval pour arriver chez mes parents à Cresseveuille. Auparavant, nous avons conduit les vaches et les moutons chez mes parents à l'herbage de Beaufour.

Les Allemands étaient partout, dans les portes, les écuries ... Il fallait se soumettre. Je les ai eus quatre ans dans la maison. La chambre d'en haut à droite au second était la chambre du prisonnier ; quand il y en avait un, c'est là qu'ils le mettaient. Les Allemands tapaient de la botte toute la nuit pour le garder. Nous occupions dans la même maison trois chambres en haut. Ils enfermaient le prisonnier avec un cadenas et toute la nuit, ça piétinait, ce n'était pas marrant. Le toit de la chambre du prisonnier descendait devant la fenêtre, il ne pouvait pratiquement rien voir. Deux à trois fois par jour, il venait un soldat en armes lui faire faire une marche d'une demi-heure dans le Marino. Ils grimpaient toujours les escaliers avec les bottes. Dans la salle, ils avaient leurs ateliers, cordonnier, tailleur et bourrelier. Les Allemands avaient planté des clous et n'hésitaient pas à faire des trous partout dans les murs, le plafond pour pendre les équipages des chevaux, les outils et les porte-manteaux. »

André poursuit :

« Nous avons des ennuis de ravitaillement, nous ne trouvions pas ce que nous voulions. C'était les Allemands qui nous ravitaillaient, apportant leurs épluchures de pommes de terre aux porcs. Avant de les nourrir, nous triions dedans avec un râteau pour y retrouver quelques pommes de terre pour nous. Parfois, ils nous donnaient leur pain de guerre enveloppé dans de la cellophane comme les biscuits de guerre. Les enfants, pendant les jours d'école, devaient ramasser durant une heure par jour dans une boîte de fer les doryphores et les larves dans les champs de pommes de terre et les brûler ensuite. »

Le dimanche 20 Août 1944

Les Allemands sont partis de Granges, devant la poussée des alliés de la 6^{ème} Airborne, ils sont partis emmenant avec eux ma jument « Joyeuse » pour l'atteler sur leur chariot à quatre roues avec trois autres chevaux. En passant devant la barrière du Marino, la jument s'est arrêtée toute seule, ne voulant plus avancer, sentant qu'elle partait pour toujours.

Marie, pour conclure :

« Nous sommes rentrés à Granges dans les ruines de la ferme de Dénouville le 27 ou 28 Août 1944. Il n'y avait plus une seule vitre et tout était à reconstruire. Quand on a senti la fin de la guerre, c'était le soulagement, le bon débarras, nous étions libres de nos actions ! Après la guerre nous trouvions peu d'armes mais des tas de munitions. »

Pierre ajoute :

« Il y avait beaucoup de dégâts, en particulier les toitures de la maison et des bâtiments qui malgré tout, étaient encore debout. La charpente de l'étable était en partie détruite et des trous un peu partout ... »